

Despina P. Papadopoulou

«Les femmes des élites grecques à Paris à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Rapports de genre et engagement dans la vie publique».*

Ce texte évoque l'expérience migrante des femmes grecques à Paris pendant la seconde moitié du XIX^e et le début du XX^e siècle, et notamment de celles appartenant à l'élite de la communauté. Étudiant leurs possibilités d'action sociale et leurs tâches nous visons à définir leur identité sociale et de genre.

Nous avons eu recours à deux catégories de sources qui nous ont aidée à constituer une sorte de « fiche d'état civil » : les statistiques basées sur les dénombrements de la Statistique générale de la France et les registres paroissiaux de l'église orthodoxe grecque Saint-Stéphane de Paris, une source inexploitée jusqu'à ce jour.

Ces sources permettent de décrire, démographiquement et socialement, les femmes grecques présentes à Paris. Les informations relatives à leurs activités sociales ne concernent que les femmes faisant partie des élites de la colonie, les seules qui avaient la possibilité d'une telle action, fût-elle limitée.

Caractéristiques démographiques des femmes grecques à Paris

Le premier dénombrement des étrangers en France eut lieu en 1851, les Grecs ne furent recensés pour la première fois qu'en 1861. Les résultats statistiques des dénombrements font apparaître une augmentation progressive du nombre des femmes grecques à Paris. Malgré cette augmentation, un déséquilibre est patent : le nombre des hommes équivaut à peu près au double de celui des femmes dans la ville de Paris, alors que les chiffres sont équilibrés en ce qui concerne la périphérie du département de la Seine (à titre indicatif : 19 hommes pour 13 femmes en 1886 et 43 hommes pour 51 femmes en 1911).

* Δημοσιευμένο στο Philippe Rygiel et Natacha Lillo (dir.) (2007). *Rapports sociaux de sexe et immigration. Mondes atlantiques XIXe – XXe siècles*. Paris : Publibook, σ. 119- 126.

Table 1
Les Grecs dans le département de la Seine et à Paris

DEPARTEMENT DE LA SEINE			VILLE DE PARIS			
<u>Hommes</u>	<u>Femmes</u>	<u>TOTAL</u>	<u>Hommes</u>	<u>Femmes</u>	<u>TOTAL</u>	
1861	127	31	158	-	-	-
1866	225	65	290	-	-	281
1876	220	110	330	-	-	-
1881	280	129	409	-	-	-
1886	373	167	540	354	154	508
1891	549	234	783	-	-	-
1896	-	-	-	-	-	722
1901	-	-	893	592	228	820
1911	960	402	1342	917	351	1 268

Source : Statistique générale de la France.

Dans leur majorité, les femmes grecques étaient jeunes. Selon les données publiées par la Statistique générale de la France (les années de naissance des étrangers furent enregistrées pour la première fois en 1901), les 20-39 ans constituaient en 1901 la catégorie la plus fournie. En 1911, les femmes âgées de 20 à 34 ans sont nombreuses, de même que les 40 à 54 ans. Cependant, le nombre de femmes plus âgées est devenu plus important, avec une augmentation significative du groupe des 50-54 ans. Cela indique sans doute une installation plus permanente des immigrées arrivées à la fin du XIX^e siècle.

Par ailleurs, le pourcentage des mariages mixtes pour la colonie grecque de Paris paraît très élevé en comparaison d'autres colonies grecques de l'époque¹ – comme celles de Londres, Vienne et Trieste². En effet, de 1896 à 1918, sur les 291 mariages unissant au moins un Grec ou une Grecque, 140 eurent lieu entre Grecs. Il y avait, parmi les 151 restant, 115 mariages mixtes entre un Grec et une

¹ Nous avons eu recours aux registres paroissiaux de l'église orthodoxe grecque de Paris, Saint-Stéphane. Nous avons dépouillé les livres de mariages de 1896 à 1918. Pour l'exploitation statistique des données, nous avons utilisé le système SPSS.

² Voir ΜΑΓΚΡΙΩΤΗΣ Δ., « Η δημογραφική ιστορία της ελληνικής εμπορικής παροικίας του Λονδίνου, 1837-1881 », *Ta Istorika*, vol. 3, n° 6, Δεκέμβριος 1986, pp. 349-368, p. 358. (MAGRIOTIS D., « L'histoire démographique de la colonie marchande grecque de Londres, 1837-1881 », *Ta Istorika*, vol. 3, n° 6, décembre 1986, pp. 349-368, p. 358).

étrangère, surtout des Françaises (90 sur 115) ; les 36 autres mariages unissaient une Grecque et un étranger, généralement un Français (15 mariages sur 36).

Le taux des mariages mixtes révèle l'intention des immigrants de faire souche en France. Pour les hommes grecs, le choix d'une épouse française allait davantage de soi, étant donné que la façon la plus répandue de se marier avec une femme grecque nécessitait un arrangement entre le fiancé et la famille de la fiancée installée hors de la France, processus qui s'avérerait plus difficile et plus long. La situation était différente pour les femmes grecques. Selon notre approche qualitative basée sur les registres paroissiaux, si le critère de la position sociale des conjoints n'est pas valable pour les hommes grecs, la majorité des femmes grecques qui se mariaient avec un étranger appartenaient aux élites de la colonie. Leurs époux faisaient aussi partie des élites françaises ou d'autres communautés étrangères – membres de l'aristocratie, banquiers, rentiers. De cette manière, les femmes grecques nouaient des liens de parenté avec l'élite française.

L'âge moyen au premier mariage s'élevait, pour les femmes grecques de Paris à 23 ans et 5 mois et était bien inférieur à l'âge moyen de leurs homologues masculins (30 ans et 8 mois) ; ceci peut s'expliquer par l'expansion du modèle du mariage précoce des femmes que l'on rencontre également dans d'autres colonies grecques de l'époque en Europe, par exemple à Vienne et à Trieste³.

Le dépouillement systématique des naturalisations accordées aux Grecs durant le XIX^e siècle⁴ montre que le nombre des femmes grecques qui obtinrent la naturalisation française fut très limité, en valeur absolue et par rapport aux hommes. Notre répertoire comprend toutes les naturalisations accordées aux Grec(que)s durant une période qui s'étend à peu près sur un siècle, de 1831 à 1918. Sur un total de 76 naturalisations, nous avons repéré 10 femmes et filles grecques qui ont, soit acquis la nationalité française la même année que leur mari, soit, dans les cas des petites filles, ont été naturalisées en tant que membres d'une famille. En d'autres termes, la décision d'obtenir la nationalité française ne s'inscrivait que dans le cadre familial ou conjugal, et non pas individuel. Il ne faut pas oublier que, durant une grande partie du XIX^e siècle, la nationalité française était un privilège destiné à une minorité d'individus⁵, dont les femmes grecques ne faisaient que très rarement partie.

Pour compléter le profil social des femmes grecques à Paris, il est important de signaler l'absence, au moins déclarée, d'occupation professionnelle pour les

³ *Ibid.*, p. 358.

⁴ Nous avons consulté le répertoire des bulletins des lois publié par le ministère de la Justice qui se trouve aux Archives nationales de France.

⁵ NOIRIEL G., *Population, immigration et identité nationale en France XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1992, p. 110.

femmes, contrairement aux hommes de la communauté. C'est une remarque généralement valable à peu d'exceptions près : dans les livres de mariages, de baptêmes et de décès de l'église orthodoxe grecque, nous n'avons trouvé que cinq femmes exerçant une activité professionnelle : trois domestiques et deux couturières⁶. Il est clair que, dans la plupart des cas, nous avons affaire à une immigration de familles où la femme reste en général au foyer. De plus, il semble que, pour les femmes grecques, l'occupation professionnelle ne consistait pas en la poursuite d'une carrière mais se limitait à des métiers permettant de survivre.

Les femmes des élites grecques à Paris : éducation française, charité et endogamie

Les femmes appartenant à l'élite de la colonie, notamment aux familles de négociants ou de rentiers Grecs, constituent un groupe distinct. Elles menaient une vie cosmopolite en essayant de jouir des distractions et des plaisirs que Paris leur offrait généreusement. Si le domaine du travail restait pour elles, tout comme pour les autres femmes grecques de la capitale, un champ privilégié des hommes, il n'en était pas de même pour l'accès à l'éducation. Il est à noter que certaines furent envoyées dans des pensions de jeunes filles françaises « pour obtenir, outre l'accent, les bonnes manières françaises »⁷. Quant à l'apprentissage du grec, leurs parents faisaient apparemment appel aux services de précepteurs à domicile⁸. Les filles originaires de familles de milieu moins favorisé n'avaient pas accès à l'apprentissage de la langue grecque, d'autant que la première « école » grecque de Paris n'a fonctionné dans les locaux de l'église orthodoxe Saint-Stéphane qu'après 1922⁹.

Les femmes appartenant à l'élite de la colonie s'engageaient dans la vie publique à travers des activités de charité et de mécénat, participant comme membres

⁶ Voir PAPADOPOULOU D., « Les Grecs à Paris à la fin du XIX^e siècle : la construction d'une communauté migrante », thèse d'histoire, Paris, École des Hautes Études en Sciences sociales, 2004, p. 114.

⁷ Le commentaire provient d'un journaliste grec, Issidoridis Schilizzis, éditeur d'une revue grecque publiée en grec à Paris de 1868 à 1869. *Μύρια Όσα* (Miria Ossa), Β' έτος, n° 21, Σεπτέμβριος 1869, p. 288.

⁸ Cette tradition était déjà bien établie dans la colonie grecque de Marseille dans les années 1870 d'après les remarques du représentant grec de la Légation de Paris, Alexandros Rizos Rangavis. Archives du ministère des Affaires étrangères de Grèce (AMAEG), 1872, 18, 2, Légation en France, 23 août-4 septembre 1872.

⁹ Voir KANONIDIS D., « Essai sur l'immigration grecque en France au XX^e siècle », mémoire de maîtrise, Université de Paris I et Centre de recherches sur l'histoire des mouvements sociaux et du syndicalisme, 1992, p. 161.

donateurs et fondateurs à la Société hellénique de bienfaisance, créée en 1899 autour de l'église orthodoxe grecque de Paris.

Cette activité de charité autour de leurs églises constituait un point de référence et de regroupement stable des Grecs dans les colonies de l'étranger, et ce dès le XV^e siècle. Pour des raisons remontant à l'occupation ottomane, leur identité culturelle est très étroitement liée au christianisme orthodoxe. C'est dans cette logique que s'inscrit la fondation de Saint-Stéphane, l'église orthodoxe grecque inaugurée en décembre 1895 à Paris, fondation dans laquelle l'élite a joué les premiers rôles. Ainsi, la participation des femmes de cette élite à la société de bienfaisance leur garantissait une forte visibilité sociale dans la communauté grecque de Paris. L'activité de cette société de bienfaisance comprenait l'assistance sociale aux Grecs sous forme de secours en argent, de soins médicaux, de médicaments, de repas et d'un asile de nuit pour quelques jours¹⁰. La création d'un cabinet de médecine communautaire¹¹ fut l'œuvre d'une femme de l'élite économique, Ekaterini Rodocanachi, et rappelle les « médecins du bureau de bienfaisance » rétribués par diverses villes françaises pour assurer des soins gratuits aux indigents¹².

Dans un autre domaine, deux femmes grecques participèrent au financement d'une revue publiée à Paris pendant la même période : *Εθνικόν Ημερολόγιον* (*Ethnikon Imerologion*, soit *L'Almanach National*), publiée en grec tous les ans entre 1861 à 1871. Cette revue, qui s'adressait à un large public, constitué d'habitants du nouveau royaume de Grèce et de Grecs de la diaspora¹³, était bien accueillie par les milieux des intellectuels grecs et des hellénistes de Paris. Son financement dépendait de donateurs et de souscripteurs. Les noms des femmes repérés dans les listes des donateurs (Zoé Marasli et Chariclia Ypsilanti) indiquent une fois encore que nous avons affaire à des membres de l'élite économique et politique de la colonie. Zoé Marasli (1793-1869), issue d'une famille de commerçants de Constantinople, était la femme du négociant Grégorios I. Maraslis. Elle passa une grande partie de sa vie à Odessa où son mari avait

¹⁰ AMAEG, A/5 XI, Activité des colonies grecques de l'étranger et événements divers. Communautés grecques en France. Selon les éléments tirés d'un article du *Journal des Hellènes*, non daté, joint au rapport du 17 mars 1917 de l'ambassadeur Metaxas. Nous avons pu identifier l'article, daté du 4 mars 1917.

¹¹ AMAEG, B/49, Dossier sur les communautés, les sociétés et les associations à l'étranger, 1915-1918. Élément tiré du bilan de la *Société hellénique de bienfaisance* de l'année 1917.

¹² Cf. DUPAQUIER J. (dir.), *Histoire de la population Française*, Paris, PUF, 1988, t. III, 1789-1914, pp. 312- 317.

¹³ À propos de *Εθνικόν Ημερολόγιον*, cf. PAPAPOPOULO D., *op. cit.*, pp. 216-228.

déployé une grande activité patriotique en faveur de la cause grecque¹⁴. Après la mort de celui-ci vers 1851, elle fut probablement appelée à Paris par son fils, Grégorios G. Maraslis, venu dans la capitale française au début des années 1850 pour faire des études de littérature et de droit. Grégorios G. Maraslis, grand bienfaiteur en Grèce, était lui aussi donateur, entre autres, de la revue *Εθνικόν Ημερολόγιον*. Dans le sillage de son mari et de son fils, Zoé Maraslis, restée vivre à Paris jusqu'à la fin de ses jours, a démontré son propre intérêt patriotique en participant au financement d'une revue grecque.

Chariclia Ypsilanti était la femme d'un des frères Ypsilanti, famille qui a joué un rôle prépondérant pendant la guerre d'Indépendance grecque¹⁵. Très jeune, belle mais sans moyens financiers, elle s'était placée sous la protection d'une riche femme Russe, épouse du général grec Melissinos vivant à Odessa. Le fils de Chariclia Ypsilanti, Grégorios Ypsilantis, ambassadeur de Grèce en France à la fin des années 1870, avait déjà participé à l'organisation de la première association de bienfaisance de la communauté grecque de Paris créée en 1864, et était, tout comme sa mère donateur de *Εθνικόν Ημερολόγιον*. Loin de rester dans l'ombre de son fils, Chariclia Ypsilanti a adopté un profil dynamique. Selon le témoignage de Alexandros Rizos Rangavis, ambassadeur de Grèce en France à partir de 1868, elle l'a contacté pendant l'interruption des relations politiques entre la Grèce et l'empire ottoman en 1868 et est intervenue auprès de Rangavis en faveur de son fils pour que ce dernier joue un rôle actif sur la scène politique grecque¹⁶.

Le soutien financier à la revue *Εθνικόν Ημερολόγιον* par ces deux femmes grecques est révélateur de leur intérêt pour la Grèce, un pays qu'elles n'avaient cependant peut-être jamais visité, élevées comme elles l'avaient été dans les centres économiques du monde capitaliste.

Enfin, une autre Grecque, membre des élites de la colonie de Paris, Amalia A. Valsamachi, originaire de Bucarest, fut elle-aussi impliquée dans la publication d'une revue grecque. Son nom figurait parmi les collaborateurs de *Ελληνισμός* (*Elinismos* soit *Hellénisme*) en 1904. Cette revue était publiée en Grèce depuis

¹⁴ Voir ΠΑΠΟΥΛΙΔΗΣ Κ., Γρηγόριος Γ. Μαρασλής (1831-1907). Η ζωή και το έργο του. Συμβολή στη δραστηριότητα του ελληνισμού της Ρωσίας, Θεσσαλονίκη, Ίδρυμα Μελετών Χερσονήσου του Αίμου, 222, 1989. [ΠΑΠΟΥΛΙΔΗΣ C., *Grégorios G. Maraslis (1831-1907), Sa vie et son œuvre. Contribution à l'activité de l'hellénisme en Russie*, Thessalonique, Institut d'études sur la péninsule balkanique, 222, 1989].

¹⁵ Voir ΡΑΓΚΑΒΗΣ Α. Ρ., Απομνημονεύματα, Αθήνα, επανέκδοση Βιβλιόραμα, 1999, t. III, p. 190, p. 368 (RANGAVIS A. R., *Mémoires*, Athènes, réédition Vivliorama, 1999, t. I, II, III, IV, p. 190, p. 368).

¹⁶ *Ibid*, t. III, p. 398.

1898 par la société grecque homonyme¹⁷. En 1904, A. Valsamachi avait aussi participé à la fondation de la Ligue pour la défense des droits de l'Hellénisme à Paris. Elle assista à l'assemblée constitutive de cette ligue, qui se proposait de défendre les intérêts des Grecs habitant l'Empire ottoman¹⁸. Signalons que cette ligue créée à Paris émanait du cercle des membres de la société militante *Ελληνισμός*. Plus tard, en 1917, A. Valsamachi apparut comme membre de la Société hellénique de bienfaisance qui fonctionnait autour de l'église Saint-Stéphane¹⁹.

Le manque d'aisance économique ne permettait pas aux femmes grecques des milieux moins favorisés de pratiquer une activité de charité. Or, il est intéressant de souligner qu'il existait un domaine où il n'y avait pas d'écart entre les femmes des différentes classes : l'habitude de l'endogamie, que nous avons déjà abordée dans une optique démographique. Les mariages parmi les membres des élites grecques de Paris témoignent d'une vieille tradition d'endogamie déjà constatée chez les familles de négociants grecs présentes dans diverses colonies de l'époque, comme à Livourne et à Londres²⁰. Ce constat concerne surtout les familles originaires de l'île de Chio dans la mer Egée, un paramètre qui souligne la forte cohésion de ce groupe de négociants. Les alliances matrimoniales permettaient aux membres de ces familles de consolider leur appartenance à l'élite sociale. Durant la même période, un groupe d'artisans grecs, présents à Paris à partir de la fin du XIX^e siècle : les fourreurs originaires de la ville de Castoria en Macédoine²¹, fortement endogame, manifeste une cohésion similaire.

Dans ce dernier cas, malgré les différences socioprofessionnelles entre les fourreurs et les négociants grecs, c'est la cohésion à l'intérieur de chaque groupe qui prévaut. Cohésion due, dans une grande mesure, à l'origine commune. Concernant les femmes grecques, on en déduit qu'elles dépendaient de négociations entre les familles et que ce n'était ni leur prospérité économique, ni

¹⁷ ΓΙΑΡΑΛΗ Δ. & ΖΑΓΚΛΗ Μ., Το περιοδικό Ελληνισμός (1898-1932), Παράρτημα Αρ. 55, Επιστημονική επετηρίδα Φιλοσοφικής Σχολής, Ιωάννινα, Πανεπιστήμιο Ιωαννίνων – Δωδώνη, 1993. (GIARALI D., ZAGLI M., « La revue Hellénismos (1898-1932), Annexe n° 55 », *Revue scientifique de l'École des Lettres*, Ioannina, Université de Ioannina – Dodoni, 1993).

¹⁸ AMAEG, κ' ακ. 51, 1, Légation de Grèce à Paris, rapport de l'ambassadeur Nicolaos Delyannis du 15-28 janvier 1905.

¹⁹ Voir PAPAPOPOULOU, *op. cit.*, Annexe, p. 372.

²⁰ Sur Livourne, cf. VLAMI D., « The Greek Merchants of Livorno, 1700-1900 », Thesis in History and Civilisation, Florence, European University Institute, 1996, pp. 278-293. Sur Londres, voir MAGRIOTIS, *art. cit.*, p. 352.

²¹ Cf. PAPAPOPOULOU, *op. cit.*, pp. 115-119.

leur éducation pour certaines d'entre-elles, qui pouvaient leur assurer le choix de leur époux selon leurs propres critères.

Il semble donc que les femmes des élites grecques vivant à Paris vers la fin du XIX^e siècle, bien que loin d'être émancipées, étaient engagées dans la sphère publique, notamment dans les domaines caritatif et associatif. Toutefois, leur contribution financière, malgré sa visibilité au sein de la communauté grecque, ne leur garantissait qu'un rôle secondaire, la prise des initiatives et les décisions étant le privilège unique des hommes.